

PIERRE PACHET

Loin de Paris

Champs de blé moissonnés, maïs récoltés. La terre a été un peu retournée. Voici une sorte de chardon qui a déjà eu le temps de pousser, de se dresser. Il fait penser à la fleur de chardon, intacte malgré tout dans une jachère fraîchement labourée, que Tolstoï a vue un jour et qui, dit-il, a fait naître ou renaître en lui le désir de raconter l'histoire du noble et féroce chef tchéchéne Hadji Mourat, rallié aux Russes par haine d'un autre chef qui prend alors sa famille en otages ; Hadji Mourat finit par quitter les rangs des Russes, et se fait tuer par eux. Dans ce récit, les Russes ne sont pas moins cruels que leurs adversaires ; ils sont seulement plus puissants. Le texte vient de paraître en Folio dans la traduction qu'avait jadis faite Brice Parain, avec une précieuse introduction de Michel Aucouturier, qui nous apprend que Tolstoï a travaillé à son récit pendant 8 ans (de 1896 à 1904), alors même qu'il déclarait condamner la littérature et l'art s'ils ne servaient pas la moralité et l'éducation du peuple.

Le wagon du T.E.R. (Train express régional) est propre, confortable, moins bruyant et affolant que la cabine d'un TGV. Il est presque vide, et on y fait connaissance, comme dans une malle-poste de western dans laquelle parler à ses voisins fait mieux passer le temps que lire. C'est d'abord un jeune homme athlétique aux yeux bleus qui s'approche, belge, et qui prend prétexte de son statut d'étranger pour me demander s'il doit changer à Nantes. Il est trompettiste de jazz, va enregistrer un disque. Il détaille les genres de musique qu'il aime, d'ailleurs très variés. Pour mieux se faire connaître, pris d'un accès de générosité, il va chercher dans son gros sac un disque qu'il a déjà enregistré, sur lequel il joue avec à la fois des musiciens de jazz et des musiciens Gnaoua du Maroc. Notre conversation qui résonne dans le wagon attire l'attention, la sympathie. Une femme aux cheveux gris est aux trois-quarts tournée vers nous, souriante, depuis un fauteuil de l'autre côté de l'allée centrale. Mais voici qu'elle descend à une petite station (le train fait souvent halte, à l'ancienne) et nous quitte avec un sourire. Une jeune fille blonde, avec elle aussi les yeux bleus, rit déjà à nos plaisanteries et nous l'invitons à s'asseoir à côté de nous. Elle est en jean avec un blouson bariolé rouge et blanc, et des boucles d'oreilles. Le jazzman, assez entreprenant, lui demande ce qu'elle fait. – Je suis tatoueuse, et je vais travailler dans un salon qui m'a embauchée. – Tatoueuse pour chiens ? – Non, pour les humains. Je fais du tatouage, et du piercing. – Ah ha, répliquons-nous, tout à coup fort intéressés, et nous multiplions les questions, auxquelles elle répond sans gêne. Il s'agit de vrais tatouages en profondeur, indélébiles sauf à procéder à un

coûteux nettoyage au laser. Elle décrit des dessins, des inscriptions, l'usage des couleurs, évoque des motifs, parle de la vogue de ce qui est « tribal » : « Les tatouages, de toute façon, ça vient des tribus, hein ? » En effet. C'est une technique qu'elle a apprise dans une ville du Nord d'où elle s'expatrie. Il y faut de l'hygiène (stériliser les instruments), mais pas d'anesthésie. – Et le piercing ? – Quoi ? – Eh bien on voudrait savoir quel genre de personnes s'en fait faire, des gens jeunes, des hommes ou des femmes, de quels milieux. – Vous seriez étonnés, dit-elle ravie de nous instruire. Il y en a de tous milieux et de tous âges ; et les gens s'en font faire à des endroits surprenants. Nous prenons l'air entendu. – Ainsi, poursuit-elle, dans le salon où je travaillais j'ai eu à percer une femme très distinguée, tailleur et tout, la quarantaine, très classe, elle était avocate. Elle s'est fait mettre un anneau au clitoris. – Sous anesthésie ? – Pas du tout, on ne fait pas d'anesthésie. Le trompettiste et moi, nous grimaçons. – Le plus douloureux, reprend-elle, c'est les bouts de seins. – Ah ? – Oui, surtout chez les hommes. Elle est jolie, avec sa blondeur et ses yeux bleus, sa simplicité sans rouerie.

À mesure que la journée avance et que le vent se calme, sur la mer et sur les terres, le ciel devient démesurément bleu, et pur, d'un bleu pâle et délicat, céruléen, qui est plus une tonalité qu'une couleur. Les derniers nuages s'y sentent isolés et se réfugient aux extrémités de l'horizon, vers l'Est, ou tranquillement se dissipent, se laissant absorber sans plus de résistance.